



Les chroniques de Christopher PRATT

pour **La Provence**

Vendée Globe 2020-2021

Sports

"Une intensité à nulle autre pareille"

Stress. Excitation. Envie. Peur. Le départ d'une course au large, c'est un cocktail d'émotions. Un moment à part. C'est le propre de notre sport. Mais, le Vendée Globe, c'est une intensité à nulle autre pareille. Quand le marin quitte le ponton - sans certitude de retour - il emmène le public avec lui faire le tour du monde.

Embouquer le chenal des Sables, c'est un peu notre *Champions League* ! La ferveur palpable de dizaines de milliers de personnes venues nous souhaiter bon vent. Le skipper vient de quitter ses proches. Il est monté à bord de son bateau. Il est parti. Je ne connais que trop bien cet état si particulier : le cœur qui explose dans la poitrine, la gorge qui se serre, les larmes qui embuent les yeux. Pourquoi avoir eu cette idée insensée de se lancer ce défi ? Faire le tour du monde, en solitaire, sans escale, sans assistance.

On le sait désormais, 2020 n'est pas une année comme les autres. Le départ du Vendée Globe n'y a pas fait exception. Un huis clos bien triste s'est déroulé dimanche à Port-Ofonna. Bien sûr, nos cœurs ne battaient pas autant que lors des éditions précédentes. La météo avait décidé de compenser cette émotion manquante par un décor fantastique. Des lueurs mystiques du petit jour entre les digues, jusqu'au départ sous un soleil éclatant, en passant par cette brume fantomatique contraignant la direction de course à repousser le départ de plus d'une heure, tous les ingrédients étaient réunis. Le spectacle était fabuleux !

À bord de Charal, cette absence d'effervescence a aidé Jérémie (Beyou) à rentrer plus rapidement dans sa course. L'émotion était présente, mais sans l'explosion propre au chenal. Il était déjà dans sa bulle lorsque j'ai quitté le bord quelques secondes avant le coup de canon. C'est toujours marquant cet état presque second dans lequel on se trouve quelques minutes avant le départ. J'étais là. Il était déjà seul. Concentré sur son objectif. En osmose avec son bateau et les éléments.

Seuls à bord depuis presque quarante-huit heures à l'heure où vous lisez ces lignes, les skippers s'apprêtent à négocier le premier vrai obstacle de cette course : une dépression corsée au large des côtes portugaises. Ensuite, des alizés très perturbés vont semer de nombreuses embûches sur leur route vers l'équateur. Les fins stratèges auront matière à s'exprimer !

D'ici là, souhaitons-leur de profiter de ce qui me paraît être - de mon avis certainement biaisé - le meilleur endroit pour passer les dix prochaines semaines.

Sports

Déjà de bonnes et de mauvaises surprises

Les skippers sont en course depuis un peu plus de deux semaines, et comme toujours, le Vendée Globe n'est pas avare de surprises ; bonnes ou mauvaises...

Côté mauvaises nouvelles, c'en fut de très mauvaises, et surtout très tôt dans la course ! Jour 3 : retour aux Sables d'Olonne de Jérémie Beyou, reparti avec neuf jours de retard hypothéquant ainsi toute chance de victoire pour cet immense favori de l'édition 2020. Jour 9 : démâtage de Nicolas Troussel, auteur d'un départ canon et d'un début de course prometteur. Il aurait certainement été l'un des grands animateurs de la course. Jour 14 : problèmes de structure pour le Boss, comprenez Alex Thomson, qui menait la course en patron jusqu'alors. Si les chances de Thomson ne sont pas encore complètement évanouies, c'est déjà trois favoris (quatre si on prend en compte le retard rédhibitoire de Tripon) en délicatesse.

Cette course est impitoyable pour les grandes équipes bien préparées comme pour les bizuths ou les petits budgets... ces derniers n'ont pas été gâtés par Eole : descente de l'Atlantique nord laborieuse, pot au noir très actif, et anticyclone de Saint-Hélène bien décidé à barrer le passage en Atlantique sud... Des surprises, il y en a aussi eu des bonnes ! Le début de parcours tonitruant du roi Jean (Le Cam), 61 ans, qui mène la flotte des jours durant sur son bateau à dérives droites (sans foils) de 2008 ! Le suivi des concurrents en live via les vidéos envoyées, le succès incroyable de Virtual Regatta, la ferveur populaire dans le chenal des sables pour les seconds départs de Amedeo et Beyou...

Voilà pour la course mais le Vendée Globe n'est pas qu'une compétition. C'est un voyage au sens le plus complet du terme. Un voyage spacio-temporel (de plus en plus vrai quand on vit dans des cockpits intégralement fermés qui ressemblent à des postes de pilotages) mais surtout un voyage intérieur. Les bizuths ont pu en prendre la pleine mesure lors des premiers jours de course. Ce saut vers l'inconnu, ce départ pour le grand tour, pour des mois de solitude, ça fait peur, ça vous pousse à aller chercher au plus profond de vous les raisons qui font que vous êtes là !

Le VG, c'est avant tout un défi mental : Romain Atanasio forcé d'escalader son mât dans une mer agitée alors qu'il déteste ça ; Clarisse Crémer ébouillantée avec son thé au moment même où elle semblait trouver ses repères ; Jérémie, mon pote, qui repart dans une course qui n'est plus tout à fait la sienne. Une course qui lui demande de se réinventer, de trouver d'autres chimères, un autre chemin. Il le dit lui-même, ce nouveau départ, loin de ses objectifs sportifs, de ses zones de confort, est peut-être un appel à l'introspection. L'introspection, ils n'y

couperont pas, cette course te met face à tes démons tu ne peux pas tricher tu es seul au milieu de nulle part : il n'y a que toi, il n'y aura jamais que toi...

Sports

La compétition a laissé place à la solidarité

Déjà un mois que les skippers du Vendée Globe sont partis. Désormais, tous sont dans les mers du sud. Une entrée brutale, en particulier pour la tête de flotte qui a dû composer avec des dépressions australes copieuses. Elle a surtout été brutale moralement. L'abandon du BOSS, Alex Thomson, à la suite d'un choc violent avec un OFNI fut le premier coup de boutoir d'une semaine tristement riche en événements...

Suivait ce qui restera sans aucun doute le fait marquant de cette édition du tour du monde : le sauvetage incroyable de Kevin Escoffier par Jean Le Cam. Un scénario digne des meilleurs films : le navire de Kevin qui se brise en deux, Kevin qui se retrouve en quelques secondes à l'eau, heureusement avec son radeau de survie qu'il a réussi à attraper avant qu'une vague scélérate ne le projette hors du bord. Puis, les heures d'attente, longues, terriblement longues, lors desquelles Jean cherche la trace du radeau de Kevin au cœur d'une nuit de tempête (plus de cinq mètres de creux). Enfin, la délivrance : Kevin qui apparaît à bord du bateau de Jean.

S'ensuivent les abandons successifs de Samantha Davies et Sébastien Simon en raison d'une collision avec des OFNIs, causant des dommages structurels trop graves pour être réparés par un skipper seul. Les trois skippers sont désormais en sécurité sous Table Mountain au Cap... Alors oui les questions fusent, ces bateaux sont-ils trop fragiles ? Y a-t-il de plus en plus de "cochonneries" dans l'eau ? Est-ce des cétacés qui ont provoqué des avaries ? Si oui, quelles conséquences pour ces derniers ? Comment faire pour les éviter ? Mais plus encore, quel sens trouver à cette quête de performance quand la course devient un macabre jeu de roulette russe ? Tant d'années de préparation, de sacrifices et d'investissements humains et financiers réduites à néant par une vague, un container. Pourquoi y aller ? Pourquoi y retourner ? Pourquoi persévérer ?

Quel sens donner à son Vendée Globe ? À sa vie ?

Et si la réponse était sous nos yeux, dans la leçon de vie que Kevin et Jean nous ont offerte lors de ce sauvetage. La compétition a laissé place à la solidarité maritime. De sacrés bonhommes ont brillé par leur engagement, leur résilience, leur humilité et ont montré la voie.

Si l'on pouvait finalement construire une société solidaire, qui n'oppose pas mais réunit, qui permet d'exprimer les talents sans avoir à les mettre en compétition. Une société qui a du sens. Du sens, ils en ont donné à leur course, à leur quête, et in fine à nos vies !

Le sens que les skippers donnent à leur Vendée Globe n'est-il pas le reflet de celui qu'ils donnent à leur vie et par corollaire celui dont nous pourrions nous inspirer pour la nôtre ? Nul doute que ceux qui traverseront le mieux les océans, qu'ils gagnent, perdent ou abandonnent, seront ceux qui auront répondu à cette question essentielle.

Sports

"Le Vendée Globe, c'est une pulsion de vie"

Plus de 40 jours de mer se sont écoulés depuis leur départ. Les concurrents du Vendée Globe sont au cœur des mers australes depuis plusieurs semaines. Ils ont tous, sans exception, eu à traverser des épreuves incroyables : monter en haut du mât de 30 mètres, opérer des réparations sur les vérins de quille ou de pilote, devenir ingénieur pour réparer ordinateurs ou composants électroniques, s'improviser artisan composite au beau milieu de l'océan, coudre des voiles déchirées en équilibre au bout d'une drisse ou en fond de la soute à voile... Le tout, ballotté par les flots au fond de leur habitacle humide et froid. "*Le Vendée Globe, c'est une galère par jour*", disait François Gabart lors de son périple victorieux en 2012. Pas le choix : soit il y a une solution, soit c'est l'abandon, sur cette course sans escale ni assistance, que seul un concurrent sur deux termine. Voilà pourquoi elle est si difficile, si cruelle.

Désormais, les premiers de cordée sont sur le chemin du retour, chaque mille qui défile les rapproche de la maison. Et c'est une source de motivation immense. Les cinquantièmes hurlants, c'est effrayant : il fait froid, les vagues sont immenses, les vents soufflent fort... Savoir que la moitié du chemin est déjà parcourue, compter sur les doigts d'une main les jours restant avant le Cap Horn, c'est voir le bout du tunnel. C'est entrevoir la remontée de l'Atlantique. C'est sortir des mers australes. C'est, surtout, commencer à imaginer la possibilité de boucler la boucle, l'ambition première de tout skipper au départ de ce tour du monde.

Ces mers du sud agissent tel un révélateur. Dans ces contrées hostiles, loin de toute forme de civilisation. Les marins se reconnectent avec leurs sens primitifs. Peu à peu, ils font corps avec leur bateau, puis avec les éléments. Le Sud lève le voile sur les failles. Il n'autorise aucune forme de triche. On ne triche pas avec la mer, encore moins avec cette mer. Face à soi-même, seul, confronté à ses doutes, ses fêlures, ses démons, il faut puiser au plus profond de ses entrailles pour avoir la résilience indispensable à ce voyage.

Plus les jours passent, plus leurs récits me captivent, leurs images m'envoûtent, leurs états d'âme me touchent, leurs photographies m'inspirent. Je me sens comme aspiré. C'est comme un appel. L'appel du large ? L'appel des mers australes ! Comme celui des sommets pour les alpinistes. Une pulsion impossible à contenir, cette envie farouche de se retrouver au cœur des

éléments, de se confronter à eux. De risquer sa vie ? Je ne suis pas sûr. Au contraire, un furieux besoin de se sentir vivant, d'expérimenter l'impossible, de passer là où on ne peut pas rester, là où l'homme n'est pas fait pour vivre. Avoir cette chance inouïe de voir, de sentir, de toucher, tout en sachant que la nature ne nous tolère que subrepticement ; passer rapidement sans faire trop de bruit, sans faire trop de dégâts.

Non, le Vendée Globe, ce n'est pas une histoire de limites ou de dépassement de soi. C'est bien plus que ça. C'est une pulsion de vie. Et si ce n'était qu'en acceptant son infinie petitesse, face à la puissance et l'immensité des éléments que l'on pouvait se sentir réellement vivant ? Et si c'était ça notre chemin : se sentir faire partie d'un tout. Faire corps avec la mer. Tout simplement.

Sports

Le Cap Horn pour fêter la nouvelle année

Et c'est un outsider, Yannick Bestaven, qui a franchi samedi le mythique Cap en tête de la course après cinquante-cinq jours de mer. Loin, bien loin du temps de référence de Armel Le Cleac'h en 2016. Mais l'important n'est pas là, le Cap Horn marque la sortie des mers du Sud. Il indique le retour dans l'océan Atlantique, un retour "*à la civilisation*", un retour dans des latitudes moins hostiles, un retour à la vie après plus d'un mois loin de toute forme de vie, loin de toute terre habitée.

C'est cela qui rend ce caillou mythique, au-delà de son historique meurtrier (le Cap Horn fut au 19^e siècle un point de passage meurtrier pour les navires marchands qui l'affrontaient vent debout pour rejoindre les Indes).

Dans le monde de la voile moderne, être Cap Hornier signifie avoir vaincu les mers du sud. Passer ce cap en solitaire est une forme de consécration. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'un seul vainqueur du Vendée Globe ne fut pas premier à contourner le rocher légendaire. Pour autant, rien n'est joué et la remontée vers les Sables-d'Olonne s'annonce palpitante. Treize skippers vont franchir le rocher de la délivrance en à peine trois jours.

Et il y aura de la bagarre à tous les étages. La victoire finale devrait se jouer entre Bestaven, Ruyant et Dalin, mais si Éole continue ses caprices et fait encore mentir les statistiques, nous pourrions assister à un retour de l'ensemble du groupe des poursuivants sur les leaders ! Tripon actuellement situé à trois jours de navigation de la tête de flotte pourrait alors prétendre à la victoire !

Quoiqu'il en soit, la bagarre fera rage aussi pour les places d'honneur. La place de premier bateau à dérive se joue entre trois marins qui ont éclaboussé de leur talent cette neuvième édition (Le Cam, Dutreux et Seguin). Ces trois-là tiennent la dragée haute aux bateaux dernière génération depuis deux mois maintenant, et ils auront leur mot à dire pour les places d'honneur aussi.

"Partir naviguer non pas pour fuir mais pour être"

Ce scénario, que personne n'avait anticipé, c'est le plus beau cadeau que pouvait nous faire la course. Ce Vendée Globe donne envie d'y croire, donne des leçons de vie, donne du bonheur en déferlante, il donne foi en l'humanité, il donne envie de partir naviguer non pas pour fuir mais pour être, pour vivre et pour faire partie de ce monde. Alors que nos marins vont pointer leurs étraves vers "la maison" heureux de s'éloigner des soixante hurlants, je pense à Moitessier. Sur son Joshua, alors que la victoire lui tendait les bras, il avait fait demi-tour lors du premier tour du monde en solitaire sans escale et sans assistance. Plutôt que de remporter le Golden Globe, il choisit de retourner dans les mers du sud. Pour fuir ce monde qu'il trouvait fou, pour rester en mer simplement parce qu'il s'y sentait bien, à sa place. Il l'exprimait ainsi lors d'une improbable retranscription radiophonique : *"Je ne vois pas ce que j'irais foutre en Europe..., ce serait une folie de rentrer, ce monde moderne il me fatigue, il me tue, il me crève... Je n'ai pas trouvé la paix en France."*

C'était un autre temps mais ses mots sont étrangement d'actualité... Je suis certain que dans quelques jours nos skippers aussi y penseront, mais nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler.

Sports

Historique, incroyable, époustouflant !

Génial ! Ce Vendée Globe est tout simplement génial ! Pour nous, spectateurs, mais aussi pour les skippers qui vivent une expérience hors norme. À l'heure où j'écris ces lignes, ils sont neuf en moins de 200 milles (ce qui équivaut à une grosse journée de mer) à 2500 milles de l'arrivée et après 70 jours de mer. Ils sont donc neuf à pouvoir prétendre au podium final. C'est historique, incroyable, époustouflant, palpitant !

Lors de toutes les éditions précédentes, au moment du retour des leaders dans l'hémisphère Nord, la course était jouée, ou presque. Au mieux, elle se résumait à un duel entre deux skippers naviguant à deux ou trois jours de mer en avant de leur premier concurrent. Décidément, la course échappe à toute règle. Ces neuf concurrents - Dalin, Burton, Herrmann, Ruyant, Bestaven, Seguin, Dutreux, Pedote, Le Cam - peuvent l'emporter. S'il est vrai que leurs chances réelles sont plus ou moins élevées, selon que leur bateau est à son plein potentiel ou pas, mathématiquement, c'est possible. Cette situation est d'autant plus perturbante qu'avec le sauvetage de Kévin Escoffier, trois de ces neuf marins bénéficient de bonifications en temps (pour rappel : Le Cam, 15 heures ; Herrmann, 6 heures et Bestaven, 10 heures).

Tous les observateurs, même les plus avertis, s'étonnent de ce scénario. Nous nous accordons

tous à dire qu'il est en très grande partie dû à la météo, qui, tout au long de cette course, a été favorable aux poursuivants. Nous noterons également que le taux d'abandons est historiquement faible : moins de 20% pour une moyenne de 40% lors des éditions précédentes. Nous relèverons également le nombre de participation record : 33 skippers sur la ligne de départ.

Les bateaux mieux préparés, les skippers aussi

Si tous ces éléments jouent un rôle évident, il me semble que le facteur clé est le degré de préparation des équipes. En effet, celui-ci ne cesse de progresser. Les bateaux sont mieux préparés, les skippers aussi. L'ensemble est ainsi plus solide, plus fiable ; ce qui permet de rester en "mode" course tout au long de ce tour du monde. À cet égard, nous nous devons de souligner le rôle majeur de la classe IMOCA qui a su faire les bons choix ces dernières années. Concrètement, les points névralgiques de nos bateaux (le mât et la quille), responsables des accidents les plus graves et des abandons, sont depuis près de dix ans déjà "monotypes". L'organisateur de la course a également mis en place des sélections drastiques. Nous le devons aussi et surtout aux partenaires, qui s'inscrivent (pour la plupart d'entre eux) dans une logique de long terme.

Je suis heureux de constater aujourd'hui que cette pérennité acquise offre des perspectives vertueuses. Les IMOCA participent en moyenne à quatre Vendée Globe, sans compter les autres courses, et ce, aux mains de skippers différents, sous des couleurs différentes. Grâce à la construction de ce circuit responsable, les parties prenantes s'écoulant et se comprenant, sortent toutes gagnantes. Et, le Vendée Globe 2024 se prépare dès à présent ! Et pour les terriens qui ambitionnent de prendre le départ en 2024 comme moi, cette édition d'exception offre de belles opportunités. Quoi de mieux pour convaincre une entreprise d'embarquer sur un projet que cette édition mythique, d'une course qui l'était déjà ?

Sports

Le Vendée Globe est fini Vive le Vendée Globe !

À l'heure de l'abrutissement des masques, à grands coups de GAFA (Google, Amazon, Facebook, Apple) et de télé-réalité, où l'on nous propose d'aduler de pseudo-icônes "écervelées", qu'il est bon d'admirer de vrais héros, bourrés de talent, de courage et d'humilité. Le Vendée Globe est "mort", mais le roi, lui, n'est pas mort.

Oui, le vainqueur de ce Vendée Globe est bien Yannick Bestaven, auteur d'une course admirable. Oui, nous nous devons de saluer l'énorme performance de Charlie Dalin et Louis Burton qui complètent le podium. Oui, la suite du classement regorge de marins fantastiques qui méritent tous notre plus grande admiration. Mais, le vrai *King* de ce Vendée Globe est bien le roi Jean (Le Cam). Il a écrasé le Vendée Globe par sa classe, son humour, son humanisme, et sa gentillesse surtout. Il faut dire qu'il a le sens de la formule, on croirait entendre du Audiard ; une empathie hors norme doublée d'un franc parlé sans fioritures. Capable de tutoyer le Président (de la République), il a le regard de ceux qui ont vécu mais sont toujours capables de s'émerveiller devant la beauté des choses, devant le talent de leurs comparses.

Évidemment, il n'est pas possible de résumer ce Vendée Globe à Jean. Cela peut être ce que l'on en retient, ce qui nous manquera dans les prochains jours, les prochaines semaines. Cette légende et les héros qui l'ont accompagné autour de la planète vont nous manquer, il nous

faudra attendre encore quatre ans pour vivre fort, pour voir grand, pour imaginer loin... Pour rêver.

À leur manière, tous ces navigateurs nous ont montré que tout était possible. Damien Seguin, premier athlète handisport à boucler un Vendée Globe, et avec quel panache ; Kevin Escoffier, rescapé des mers du sud, superhéros devrais-je dire, qui par son sang-froid, son intelligence et sa préparation, a survécu à un naufrage dont peu auraient rechapé ; Benjamin Dutreux qui, malgré son mini-budget et son expérience limitée, a joué dans la cour des très grands ; Thomas Ruyant qui, amputé d'un foil dès le premier tiers de la course, a fait une course remarquable d'abnégation ; Jérémie Beyou, encore en mer à l'heure où vous lisez ces lignes, grand favori déchu après quelques heures de course, qui nous donne une sacrée leçon de résilience. En repartant dix jours après les leaders, en naviguant en queue de flotte, Jérémie, lui, le guerrier, lui, le compétiteur, venu chercher la victoire, a trouvé le sens. Il a rencontré la chaleur du *gruppetto*, dans lequel les langues se délient, où les marins luttent tout autant, en toute discrétion.

Je ne peux tous les citer. Sachez qu'ils en ont tous bavé. Ils en sortent tous meurtris, mais grandis ; les mêmes, mais changés dans le plus profond de leur chair et de leur âme pour toujours. Alors, oui, ils vont nous manquer. Je ne sais pas vous, moi je ressens la même chose que lorsque je termine un livre que j'adore, un film ou une série où je me suis attaché aux personnages : triste, un peu seul, abandonné.

La solitude, la vraie, est-ce celle que ces skippers d'exception ont vécue ces trois derniers mois ? Ne serait-ce pas plutôt celle que nous vivons au cœur de nos villes confinées, masquées, estropiées de vie, de fêtes, d'amour et d'amitié ?

Vous m'autoriserez à terminer cette dernière chronique sur une citation désormais célèbre de notre roi Jean : "*Bien dire fait rire. Bien faire fait taire.*" Méditons. Pour ma part, je vous dis à bientôt, pour d'autres carnets de bord, que je vous écrirais depuis les océans, c'est promis.

MARS  **IL**

04 86 68 37 87
contact@marsail.com